

## LA FONCTION CAPITALISTE DE L'OPINION PUBLIQUE (1)

L'opinion publique, grâce à une série de procédés psychologiques et d'idées adroitement inspirées, parvient à rendre déshonorante toute action qui porte atteinte à la propriété et, par ce moyen, empêche l'homme de l'accomplir (2).

A la classe travailleuse, l'opinion publique impose l'acquiescement à la domination du capital; elle s'adresse à son intelligence, mais pour en fausser le jugement, pour la pousser à des actions et à des soumissions qu'elle lui rend désirables, en les entourant de l'approbation des personnes bien nées (3), quoique, de fait, elles soient en opposition avec son intérêt réel; en même temps, elle prescrit à la classe capitaliste de restreindre ses usurpations dans les limites qui ne compromettent pas le sort de la propriété. Ainsi, cette opinion publique, désormais l'arbitre despotique des jugements et des actions (4), inflige son blâme à la plus timide réaction des travailleurs contre le système qui les opprime, tandis qu'elle tolère les usurpations et les violences les plus honteuses

(1) *Les Bases économiques de la Constitution sociale*, 1 vol., chez Alcan, 108, boulevard Saint-Germain.

(2) Bryce (*The American Commonwealth*, Lond. 1888, m. p. 302) fait observer avec raison que, en Amérique, la morale est la base de la persistance sociale, et que la cohésion même de la société y est établie sur l'acquiescement de la majorité à l'ordre de choses actuel. Mais cet auteur laisse voir qu'il croit que, si tout cela coïncidait pour l'Amérique, il n'en est pas de même pour l'Europe, où la force physique des hommes sous les armes suffit, à son avis, pour contenir dans l'ordre les classes populaires. Or, nous nous permettrons de demander pourquoi ces hommes armés qui, pour la plupart, appartiennent aux classes déshéritées, ne se refusent pas à une fonction qui a pour but de refréner ces mêmes classes et, parfois même, vont jusqu'à tourner leurs armes contre elles. Cela ne s'explique, précisément, que par l'intervention d'une influence morale, qui retient dans l'obéissance les classes populaires, émousse toutes les armes dans leurs mains, ou s'en sert pour la défense de la classe dominante.

(3) « La religion a peu de prise sur les ouvriers. Les châtimens légaux ou la crainte de perdre l'estime universelle les empêchent de se livrer au mal ou à l'immoralité. » (*Commission du Travail, Réponses*, Bruxelles 1887, n° 1008).

Romagnosi (*Genesi del Diritto penale*, part. V, chap. III) insiste sur l'efficacité qu'ont la bonne réputation et les sanctions de l'honneur, comme moyen de prévenir les désordres sociaux. Toutefois, ces sanctions s'inspirent toujours de l'intérêt de la classe dominante et ont toujours pour but de dénaturer l'égoïsme des classes assujetties. Elles ne sont possibles que quand ces classes sont assez instruites et assez civilisées pour être susceptibles d'une influence morale; au contraire, pour les travailleurs plus grossiers et abrutis, il est nécessaire de recourir à une sanction matérielle. Ainsi, dans la Vénétie, « les paysans remplissent leurs obligations dans la ferme conviction qu'ils doivent céder à la force. » Morpurgo, I, *Contadini nel Veneto, negli atti dell'Inchiesta agraria*, p. 30, 6 fr. — Schopenhauer, *Le Fondement de la Morale*, Paris 1888, p. 97.

(4) Touchant la tyrannie de l'opinion publique de notre temps, de Tocqueville et Stuart-Mill ont de judicieuses observations.

du propriétaire au détriment du travailleur (1) et favorise les louches appropriations d'un capitaliste au détriment d'un autre, tant que celles-ci ne menacent pas la cohésion même de la société capitaliste. Si, pour les doctrinaires contemporains, l'essence de la morale moderne est un livre scellé de sept sceaux, elle n'était pas un mystère pour les théoriciens du siècle passé et, en particulier, pour le fondateur même de la science économique, lequel la proclamait hautement dans un ouvrage immortel; — car la théorie de la sympathie, qu'Adam Smith a enseignée, répond admirablement aux conditions historiques de l'économie à salaires et à la morale qui y commande. — Cette doctrine, suivant laquelle les actions humaines sont inspirées par le désir de plaire au spectateur — théorie qui peut sembler apte seulement à former un peuple de charlatans — est une brutale représentation de ce qu'est notre morale, exclusivement soumise au capricieux verdict, et rigoureusement déterminée (2). En effet, elle n'explique pas les raisons pour lesquelles l'opinion publique favorise de sa sympathie certaines actions, tandis qu'elle en condamne d'autres et elle ne dit pas quel motif détermine le courant de la sympathie et lequel inspire les degrés rendus. Tout cela reste sans explication, tant qu'on ne ramène pas les phénomènes moraux à leur première cause, l'égoïsme de la classe capitaliste, lequel, seul, est le muet inspirateur de l'opinion publique, et qui se sert de celle-ci pour imposer, aux classes propriétaires, les actions qui sont conformes à leur égoïsme réel, aux classes ouvrières, les actions qui sont contraires au leur. C'est pour n'avoir pas tenu compte de ce caractère essentiellement capitaliste de la morale, qu'Adam Smith est demeuré incapable de comprendre le caractère coactif de la morale dans tous les temps. Si, en effet, un instinct naturel porte chaque homme à accomplir les actions qui provoquent la sympathie du spectateur impartial, pourquoi, durant de si longues périodes, a-t-il été nécessaire de recourir à une coaction religieuse, afin d'amener les hommes à accomplir les actions que la sympathie universelle aurait couronnées?

Pourquoi, dans la société moderne elle-même, y a-t-il un si grand nombre d'individus qui répugnent à accomplir les actions agréables à l'opinion et qui doivent y être obligés par une coaction matérielle? Et, d'autre part, pourquoi l'homme accomplira-t-il spontanément les actions qui plaisent aux autres et non pas, de préférence, celles qui lui plaisent à lui-même? Pourquoi le mobile de ses actions ne sera-t-il pas l'égoïsme plutôt que la sympathie? La conclusion opposée est encore plus étrange de la part de l'écrivain qui devait, plus tard, construire tout un système d'économie politique sur la théorie: que l'égoïsme qui se développe sans frein dans l'activité économique conduit à la parfaite harmonie sociale. En effet, si cela était vrai, l'égoïsme lui-même devrait amener aux actions qui assurent l'équilibre moral, sans que, pour assurer ce dernier, on dût recourir à une sanction extérieure, à la sympathie de la multitude envers certaines actions déterminées. Il y a plus. Smith lui-même a des observations lumineuses sur l'influence de l'association pour rendre les actions bienveillantes conformes à l'intérêt de l'agent, et il fait remarquer que, dans la seule société commerçante, essentiellement désagrégée, cette conformité disparaît tout à coup (3). Cela veut donc dire qu'il y a dans une forme sociale dif-

(1) « La conduite des propriétaires irlandais envers leurs fermiers est la négation de cette morale chrétienne que professent avec tant de ferveur. » (Combes, *Fragments on Ireland* dans les *Political Essays*, 1873.

(2) « La sympathie est le symptôme, non la cause de la moralité d'une action. » Cousin, Préface à Smith, *Richesse des Nations*.

(3) Smith, *Theory of moral Sentiments*, p. 198.

férente de la nôtre une morale qui a toute autre base que la sympathie du spectateur et qui se rattache à l'égoïsme réel de l'homme, que dans la forme sociale moderne, l'égoïsme réel de l'homme ne peut conduire aux actions morales, parce que l'ensemble même des rapports, dans lesquels il s'exerce, rend l'usurpation ou la révolte plus conformes à l'égoïsme que la bienveillance; et que, pour ce motif seul, l'homme doit être amené à l'action bienveillante, grâce à une coaction morale qui vicie son égoïsme et le pervertisse artificieusement. Cette coaction — et, ici, nous sommes d'accord avec Ad. Smith — s'exerce à notre époque au moyen de l'opinion publique; mais, à notre époque seulement, car, en d'autres temps, elle eut recours à des sanctions bien différentes et bien plus solennelles.

A. LORIA.

chambres au gouvernement auront réellement l'efficacité que leur attribuent sans doute ceux qui les ont votées.

Or, on peut imaginer aisément quelle serait la réponse d'un véritable anarchiste, interrogé au sujet de ces dispositions nouvelles. Il est probable qu'il répondrait qu'elles lui sont indifférentes; que, n'étant point journaliste, il n'a cure de la loi relative à la presse; que, d'ailleurs, ce n'est pas la lecture de tels ou tels journaux qui lui a inspiré ses idées, mais qu'elles sont le résultat de ses réflexions, de la situation personnelle et des spectacles dont il a été le témoin; que, quant à la loi visant les associations anarchistes, il ne fait partie d'aucune société, d'aucun cercle, et qu'il vit seul, dans son coin; qu'il ne détient aucune substance explosive, et que, s'il jugeait à propos de commettre un attentat à l'aide d'une de ces substances, il la fabriquerait lui-même, au dernier moment, en usant de matières pre-

mais ce n'est pas autre chose. Il se peut qu'il y ait dans certains salons, certains cénacles, des fumistes ou des esprits paradoxaux, qui, pour goûter la joie de stupéfier et d'effrayer leur entourage, émettent, entre deux valses, les opinions les plus farouches. Mais ce sont là des théoriciens, fort peu disposés à risquer leur vie ou à sacrifier leurs rentes, pour le triomphe de leurs idées.

Il n'y a pas à s'occuper des anarchistes de salon. Ceux de qui l'on doit se soucier, c'est non pas ceux qui pérorent, mais ceux qui agissent; ceux que j'appellerai les anarchistes de la rue. Ceux-là n'ont ni titres ni rentes ni position sociale; ce sont des désespérés, qui deviennent des exaspérés.

Pas plus tard qu'hier, avenue de l'Opéra, une pierre est lancée dans une devanture en glace, qu'elle brise. L'auteur de ce méfait est arrêté. C'est un jeune homme de vingt-deux ans, nommé Langelbronn. Il déclare: «Oui, c'est moi qui ai fait cela. Je n'ai pas de travail, pas de ressource; je meurs de froid et de faim. Arrêtez-moi, c'est ce que je voulais.»

Un journal conservateur, enregistrant le fait, disait: «On pourrait croire qu'après ce qui est arrivé, et en présence de la surveillance de la police, les anarchistes se cachent. Au contraire. Ils font parade de leurs doctrines.»

La réflexion n'est pas exempte d'une certaine naïveté. En effet, qu'est-ce que cela peut faire à un malheureux qui n'ayant pas de travail, meurt de faim; qu'est-ce que cela peut lui faire qu'il soit arrivé ceci ou cela et que la police surveille les anarchistes? Il n'a pas besoin d'avoir une opinion, ni d'appartenir à telle ou telle secte. Il crève de faim, il s'en aperçoit, et il la trouve mauvaise, — voilà toute sa «doctrine». Il crève de faim, et il désire qu'on le sache. Il trouve une pierre, il la ramasse et la jette dans une devanture. Je ne dis pas que j'approuve les bris de glaces; mais que voulez vous faire à cela?

Incontestablement, pour ceux qui détiennent le pouvoir et pour les possesseurs de la fortune publique, il serait préférable que les pauvres, à bout de ressources, mourussent discrètement dans leurs taudis, sans en rien dire à personne et sans manifester leur mécontentement. Mais nous vivons à une époque où les pauvres n'ont plus de patience. J'estime qu'il serait prudent d'atténuer la pauvreté.

Il est certain que ce qui se passe en ce moment un peu partout est l'indice d'une misère générale.

Cette misère, elle résulte d'abord de la situation intolérable, créée par les événements de 1870; de la fureur d'armements qui a saisi toutes les nations civilisées. Le budget de la guerre dévore chaque année, dans tous les pays, des sommes effroyables; ces sommes, ce sont les peuples qui les payent. Les peuples succombent sous les charges qui les accablent. De plus, il y a partout un manque d'équilibre monstrueux entre la minorité capitaliste et la masse des travailleurs. Quelques-uns ont tout et jouissent sans travailler; les autres, même en travaillant, n'arrivent pas à vivre et n'ont d'autre consolation que de regarder jouir leurs maîtres. Compensation insuffisante.

Il a été beaucoup question d'une entente internationale pour les mesures à prendre contre les menées anarchistes. Si les divers gouvernements de l'Europe étaient bien avisés, ce qu'ils auraient de mieux à faire, ce serait d'abord de soulager leurs peuples du fardeau du militarisme qui les écrase; puis de chercher pour les sociétés humaines une organisation dans laquelle chacun puisse vivre librement.

Cela ne serait pas impossible. Mais il faudrait que les castes possédantes eussent la sagesse du sacrifice et du renoncement. Malheureusement, il n'y a pas de pire sourds que ceux qui ne veulent pas entendre, et je crois que c'est en vain qu'on demandera aux capitalistes de faire leur nuit du 4 août. Les sociétés bour-

## MELANGES ET DOCUMENTS

La plupart des prétendus hommes d'état embrassent à peine l'horizon du présent. Ce sont des autruches qui ne voient jamais au delà du trou dans lequel, au moment du danger, ils courent aussi lâcher leurs têtes.  
(*Quintessences*).

A. GUYARD.

Ah! c'étaient vous, philosophes et bourgeois non titrés de la classe moyenne, qui subissiez avec impatience le joug de la noblesse, et qui avez persuadé au peuple qu'il souffrait comme vous. Et aujourd'hui que vous lénez la puissance, que vous avez décroûté votre roture, vous ne sentez plus sa misère, vous dites qu'il est heureux... vous en avez menti!

TOUSSENET (Les Juifs rois de l'époque).

La spéculation s'inquiète peu de la valeur morale des marchandises qu'elle vend; pourvu qu'elle ait un grand débit et qu'elle fasse bien ses affaires, peu lui importe si elle altère ou fortifie la santé publique.

CHAPUYS-MONTLAVILLE (Chamb. des Députés. 1843).

Les religions sont comme les vers luisants... il leur faut l'obscurité pour qu'elles brillent.

SCHOPENHAUER.

La proposition: là où il n'y a pas de propriété il n'y a pas d'injustice, est aussi certaine que celles qui ont été démontrées par Euclide: car, l'idée de la propriété étant un droit à quelque chose, et l'idée que l'on désigne sous le nom d'injustice étant l'invasion ou la violation d'un droit, il est évident que la seconde ne peut exister si la première n'existe pas.

(*Essai sur l'Entendement humain.*)

LOCKE.

Bourgeois révolutionnaires!! le temps n'est plus aux circonlocutions, aux réticences, à la diplomatie, au parlementarisme, la révolution que nous attendons est comme le Sphinx, elle dévore ceux qui ne lui répondent pas. Êtes-vous avec les gens qui ne veulent vivre de leur travail contre ceux qui veulent vivre du travail des autres? Avec la révolution sociale contre la révolution politique, avec le travail contre la propriété, avec le crédit contre l'intérêt, avec la liberté contre l'autorité, avec l'anarchie contre le gouvernement, avec la science contre la force.

E. COETBEROY.

Du chaos des choses peut naître l'harmonie. (Parole dite par M. Léon Denis, de Tours, à la conférence spirite donnée à l'Emulation, le 5 novembre 1889.)

Si on attend l'intervention de l'Etat on n'arrivera à rien. Il faut agir soi-même. (DELFORTE, du Parti Ouvrier belge, conférence à la Ruche Ouvrière, le 2 avril 1889.)